

Liminaire

Ghyslaine Guertin et Claude Gagnon

Défense et illustration de la vulgarisation philosophique

Volume 8, numéro 2, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guertin, G. & Gagnon, C. (1998). Liminaire. *Horizons philosophiques*, 8(2), I-III.
<https://doi.org/10.7202/801071ar>

Liminaire

Le retour à la philosophie tel qu'on l'observe un peu partout en Europe fait partie de l'air du temps... Les cafés philo., les rencontres philo., et tous ces autres lieux inédits de discussion se multiplient. On assiste également à la publication d'un nombre considérable de manuels et d'ouvrages de vulgarisation. Cette demande de la philosophie encore à peine perceptible sur notre territoire nord américain correspond selon bon nombre d'observateurs à des besoins tant sociaux que culturels et individuels. Ce n'est pas tant le pourquoi de cette passion «réactualisée» que nous avons voulu questionner mais le débat qui sous-tend la pratique de ce savoir, de la salle de cours à la place publique. S'agit-il d'un savoir ou d'une pratique? Apprendre la philosophie et apprendre à philosopher sont certes des activités distinctes mais complémentaires. Sont-elles toutes deux accessibles au grand public? Peut-on supposer que la vulgarisation soit un moyen efficace pour mieux saisir le propre de ce savoir et de la pratique qu'il suppose? En d'autres termes peut-il y avoir vulgarisation de la philosophie? Cet instrument reconnu et valorisé dans le champ scientifique semble ne pas convenir à la nature noble et pure de la philosophie. Quelles sont donc les conditions et les limites du concept de vulgarisation lorsqu'il est appliqué à cette discipline? Voilà l'objet du débat dans lequel se sont engagés les auteurs à l'origine de ce numéro printanier d'*Horizons philosophiques*.

André Comte-Sponville dans un entretien inédit conçu et mené par Sébastien Charles, démontre que la philosophie est avant tout «une réflexion sur les savoirs disponibles» et ne peut se vulgariser. Seule l'histoire de la philosophie se prête à cette exercice. Mais qu'en est-il de sa propre activité de philosophe? Elle est réellement *cet art de l'entre-deux* qui le conduit avec bonheur à écrire certains ouvrages pour le grand public et d'autres pour les spécialistes de la discipline. Mais la question n'est peut-être pas de savoir si on *peut*

vulgariser la philosophie. Ariane Poulantzas poursuit le débat en montrant qu'il s'agit surtout de savoir si on *doit* le faire? Sa démarche suppose une tâche proprement philosophique qui consiste à saisir la pluralité du sens attribué à la philosophie. Pour Lucien Bérubé, le philosophe a, en effet, le devoir de vulgariser sa discipline. Cette obligation repose notamment sur la démarche de l'intelligence qui, dans l'acquisition des connaissances, procède tout naturellement d'un mouvement qui va du confus au distinct, de l'incomplet au complet. Il est en définitive nécessaire d'engendrer des «connaissances simples» susceptibles de devenir par la suite «des instruments de jugement et des règles de direction dans divers aspects de la vie». C'est ce que démontre l'expérience pédagogique menée par Claude Gagnon dans son enseignement sur Aristote : apprendre la nature de l'existence du *monde intelligible*, son autonomie; apprendre à mieux saisir la possibilité de notre connaissance du *réel*. Cette quête de vérité, ce plaisir de connaître s'adressent à tous. Les plus démunis y sont conviés. Annie Leclerc raconte son expérience à *propos d'un atelier d'écriture en milieu carcéral*. Une expérience tout à fait singulière de vulgarisation puisque «l'efflorescence philosophique» émane des détenus eux-mêmes qui découvrent leur liberté de penser. Or cette liberté dans le contexte de la philosophie de Leo Strauss doit être réservée à une petite minorité. Son idée repose sur le fait que la philosophie met la société en danger en cherchant à remplacer le monde de l'opinion sur lequel elle repose, par la connaissance. Il existerait alors pour Strauss, selon François Raymond, deux doctrines de sagesse, l'une au contenu *esotérique* non vulgarisable, l'autre *exotérique* déjà vulgarisée et vulgarisable.

Loin du contexte de Strauss, une autre expérience pédagogique en philosophie permet d'illustrer la nécessité de passer de la théorie à la pratique, de la salle de cours à un lieu de rencontres et de discussions. La parole est donnée, cette fois, à des étudiants qui tentent de cerner leur besoin de philosophie. Leur enthousiasme les a conduits jusqu'à Lille où s'est déroulé le colloque *Citéphilo' 97*.

Une note de lecture à propos de *l'Histoire universelle de la philosophie et des philosophes* (Flammarion, 1997) vient clore ce dossier dont l'objectif était justement d'illustrer et de défendre la vulgarisation. Cet instrument au caractère encyclopédique de Jan Bor et Errit Petersma vise un public de néophyte. Luc Abraham en résume le contenu tout en montrant l'une des multiples formes qu'est susceptible de revêtir la vulgarisation. Le débat demeure ouvert... et nous convions le lecteur au prochain numéro de l'automne 98 pour la suite!

Ghyslaine Guertin
Claude Gagnon